

**Transit, ou comment le hasard fit à Marseille qu'un Libanais devint brésilien,
futur grand écrivain**

Transit, ou comment devenir brésilien à Marseille en partant du Liban

Jean-José MESGUEN¹

Nour, lumière. C'est le prénom d'une jeune fille à qui je veux dédier mon propos. Nour était une élève d'origine libanaise, en classe de Première au lycée Saint-Exupéry à Marseille, qui s'est adressée à moi un jour de 2009 : « Mon professeur d'histoire m'a dit que vous vous intéressiez au Brésil » C'était en effet le cas. Or Nour voulait faire des études de portugais et avait du mal à convaincre ses parents.

Hasard de la construction des destins, *mektoub*, Nour à la fin de son enfance, spectatrice fidèle d'un dessin animé, *Olive et Tom*, s'était passionnée pour le pays d'un des héros, un Brésilien. Notre pays, c'est le monde : la petite franco-libanaise de Marseille est fascinée par le Brésil grâce à un personnage de manga japonais ! Je ne sais pas si je lui ai donné de bons arguments pour convaincre ses parents, vous savez, l'importance de la lusophonie dans le monde, l'accession en cours du Brésil au rang des grandes puissances, et — ce qui me tenait plus à cœur — la richesse, la variété et la saveur des cultures portugaise, brésilienne et luso-africaine, bien au-delà des clichés. Toujours est-il que Nour en cet automne 2012 entame des études de portugais à la faculté d'Aix-en-Provence.

Nour, c'est le titre d'un livre dont j'avais entamé la traduction : *Nur na escuridão*, ou Nour dans l'obscurité, de Salim Miguel, un des grands écrivains contemporains, de cette « génération » comme on dit, d'auteurs syro-libanais d'origine, où l'on compte, déjà traduits en français, des talents comme ceux de Raduan Nassar ou Milton Hatoum.

Nour, en arabe, cela signifie « lumière ». Celle que cherchait au propre et au figuré le père de Salim Miguel alors que la nuit tombait sur le quai du port de Rio de Janeiro, où il venait de débarquer le 18 mai 1927, archétype de l'émigrant, perdu en un lieu où tout, paysage, odeurs, son de la langue, lui est totalement étranger ; seul repère, l'adresse d'un compatriote griffonnée sur un calepin ; une responsabilité immédiate : trouver un abri pour sa femme, ses trois enfants et son beau-frère.

Or tout cela passe par Marseille, arrive, part et revient, et ces derniers temps je m'émerveillais une fois de plus dans ma vie de ces étranges accidents, étranges et beaux, qui fabriquent les destins croisés de notre monde.

Marseille, 1945. Une jeune fille française cherche du travail, le consulat du Brésil cherche une secrétaire, la jeune fille qui ne savait pas grand-chose du Brésil est embauchée. Marseille,

¹ Né en 1952 à Rio de Janeiro, Jean-José Mesguen vit en France depuis l'âge de sept ans. Formé à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, professeur agrégé de Lettres Modernes, il enseigne aujourd'hui la littérature et le cinéma au lycée Saint-Exupéry à Marseille.

Titulaire d'un DESS de Portugais, il a écrit sur Carlos Diegues, Walter Salles, Jean Renoir, divers auteurs francophones. Co-traducteur avec Luciana Wrege-Rassier de *Pequod* (Vitor Ramil) et *Primeiro de Abril* (Salim Miguel).

1946. Chagrin d'amour, la jeune femme a besoin d'oublier. La jeune femme, chagrin politique, a besoin de claquer la porte. Les déceptions de la Libération : le bel amour américain s'avère marié et père de famille, il retourne au pays pour n'en pas revenir ; le rêve d'une France nouvelle s'effondre, les lendemains déchantent et tout recommence comme avant guerre. Fuir, le plus loin possible. La jeune Française rassemble ses économies, et débarque un jour sur le quai du port de Rio de Janeiro. Bien des années après, une amie, qui cherchait à démêler l'écheveau compliqué de ma famille, s'est exclamée « comme la vie de ta mère est romanesque ! ». Oui. Non. La vie.

L'une des conséquences de cette histoire marseillaise est que je suis né à Rio de Janeiro, que ma mère qui à l'époque n'avait pas l'intention de revenir en France m'a élevé en me parlant portugais, j'étais l'un de ces millions d'enfants d'émigrés qui avait le sentiment que sa Maman a un accent bizarre ; mais avant que j'aie le temps de me demander, comme des millions d'enfants d'étrangers, s'il fallait en avoir honte, ou bien trouver le moyen d'assumer mon origine complexe, le hasard, ou le destin, en a décidé autrement, et la famille est partie (pas exactement la famille, nous, les trois enfants et ma mère, nous sommes venus) en France. Me voilà à l'âge de sept ans débarquant à Cannes, et bientôt inscrit dans une école étrangère. Etrangère : j'ai deux passeports, mais la France m'est encore un pays étranger.

Revenons à Nour, le livre. Salim Miguel y construit une sorte de biographie problématique, ce qui est en jeu c'est sa propre vie et son ascendance, le récit se construit à partir des souvenirs de son père, plus exactement les souvenirs que lui, le fils aîné, a retenus des souvenirs que son père lui racontait. Parfois il confronte sa propre mémoire à un cahier où son père avait noté des éléments d'autobiographie, en arabe. Et le fils, qui a perdu sa langue d'origine, les a fait traduire, les confronte au récit oral, plutôt à ses souvenirs des récits oraux du père. A tous les sens du terme, ce qui se joue dans ce texte est le roman familial. Toujours narré à plusieurs voix, toujours reconstruit par chaque sujet. De là la question qui sous-tend tout le texte : comment raconter la vie de son père ?

Dans le cas de Salim Miguel, la langue dont il est reconnu comme un des maîtres aujourd'hui dans son pays, le Brésil, n'est pas celle dans laquelle il a appris à nommer le monde. Il parlait l'arabe jusqu'à l'âge de quatre ans, il commençait même à l'écrire, tu avais une si jolie écriture, lui dira son père ; il oubliera tout de cette langue et de cette écriture, et sera régulièrement confronté à la pression de son père, et des amis de son père : on ne peut pas oublier sa langue, tu devrais t'y mettre, tu verras, ça reviendra, etc.

Ces pages ont résonné dans mon cœur de lecteur et de traducteur : j'ai oublié ma première langue, ma langue paternelle, pendant plus de trente ans, et c'est quand je suis revenu, quadragénaire, dans mon pays natal que j'ai décidé de m'y mettre, ou de m'y remettre, je ne sais pas comment dire, et c'est peut-être pour retrouver ce qui s'est passé dans cet entre-deux que moi, aujourd'hui professeur de langue et la littérature françaises, je pratique volontiers l'exercice si peu considéré — et encore moins payé ! — qu'est la traduction.

Une histoire marseillaise dans le roman familial de Salim Miguel : fuyant la pauvreté et l'absence de perspectives au Liban, le père, l'oncle, la mère décident en 1927 d'émigrer, emmenant les trois enfants. La destination prévue était l'Amérique, la seule, la vraie, l'absolue (les autres sont « centrale » ou « du sud ») : en arrivent les récits mirobolants des fortunes qu'y ont édifiées certains compatriotes, même si de temps en temps la raison rappelle

qu'on en a vu revenir d'autres, plus pauvres qu'ils n'étaient partis. Le mirage des migrations, toujours recommencé.

Ils partiront. Mais on n'entre plus comme ça aux États-Unis. Les quotas d'orientaux ont été atteints. Qu'à cela ne tienne : on dit qu'on peut entrer par le Mexique, pour lequel il s'agit d'avoir un visa, après il s'agira de se débrouiller pour passer la frontière du nord. Départ donc, Tripoli, Beyrouth, Alexandrie... Étape à Marseille. Là, mauvaise surprise : il était prévu de prendre un autre bateau, celui qui devait les emmener ensuite vers le Mexique vient de partir. Contretemps encore plus grave : le père, puis l'oncle passent la visite médicale du service d'immigration, on décèle une inflammation oculaire faisant partie la liste des maladies qui interdisent l'entrée sur le sol mexicain. Débats familiaux : on se souvient qu'un frère est quelque part au nord du Brésil, que le beau-père est parti pour l'Argentine et qu'on en est sans nouvelles depuis, et qu'une sœur habite au Brésil, à Magé, personne n'ayant la moindre idée de l'endroit où cela peut se trouver. Des semaines d'attente entassés dans une chambre d'hôtel minable à Marseille, démarches, inquiétudes, tentation de laisser tomber, de retourner à la case départ. Impossible. Il faut aller ailleurs. Le sort de la famille se jouera donc au consulat du Brésil à Marseille ; un jour le père en revient, brandissant victorieusement le visa : d'où quelques semaines plus tard cette arrivée nocturne sur le port de Rio de Janeiro où le père cherchera « nur », une lumière dans l'obscurité.

Le récit de cette arrivée au milieu de la nuit est donc mené du point de vue du père. Et le fils, celui que j'ai commencé à traduire ? Débarqué dans ce pays dont il ne connaît pas la langue, après une traversée de l'Atlantique où il aura été gravement malade, il l'apprendra si bien qu'il en sera quelques décennies plus tard un des maîtres. Écrivain, critique littéraire, journaliste, cinéaste. Non sans passer par un de ces épisodes qui ont évoqué en moi des souvenirs d'enfance : quelques années après l'arrivée de Salim au Brésil, l'instit en colère fera de vifs reproches à ses camarades de classe : « vous vous rendez compte, ce fils de Turc parle et écrit mieux le portugais que vous, qui êtes nés ici ! »

Oui, j'oubliais : « Turc » parce qu'au début du XX^e siècle les immigrants moyen-orientaux qui débarquaient au Brésil, en général syrio-libanais, étaient (contre leur gré) des sujets ottomans. Le nom leur est resté, d'où le savoureux titre d'un petit roman de Jorge Amado : « *la découverte de l'Amérique par les Turcs* ». Mais le plus étrange dans ces péripéties et pérégrinations, et qui d'une certaine façon nous ramène à Marseille, c'est que notre Turc ou Libanais a un prénom typiquement arabe et un nom qui a l'air... portugais ou espagnol ! Et que cette étrange nomination résulte d'un accident de transcription sur des documents d'identité français. Pourquoi français ? parce que l'histoire du monde étant ce qu'elle est, et que nos grandes démocraties occidentales sont ce qu'elles sont, les Libanais qui croyaient devenir enfin libres après l'explosion de l'Empire Turc consécutive à sa défaite à la fin de la première guerre mondiale, ces Libanais donc en guise de liberté se sont retrouvés soumis à ce qu'on appelle élégamment le « protectorat français » — pour la plus grande fureur du père de Salim. Et parce que dans les prénoms de ce chrétien libanais après Youssef il y avait Michel, et qu'un fonctionnaire français l'a rempli de travers, voilà que le nom de toute la famille est devenu Miguel... ou alors sont-ce des Brésiliens qui ont déformé ce qu'il y avait écrit sur le passeport français ? Le père ne se souvient plus très bien. De toute façon, dans le nouveau pays on l'appellera par son prénom, Youssef deviendra, José, et à la brésilienne sera diminué en « Zé », bientôt modifié en « Zé Turco », « José le Turc », et même, on n'a jamais compris

pourquoi « Zé gringo », « Zé l'étranger », mais « gringo » est un terme dont on se sert le plus souvent pour qualifier les habitants des États-Unis, où ce Libanais n'aura jamais réussi à mettre les pieds...

Histoire extraordinaire, histoire presque banale, tant il y en a des millions dans le monde d'aujourd'hui. De ces histoires que veulent absolument ignorer tous ceux qui prêchent l'existence d'Identités essentialisées, celles qu'un écrivain franco-libanais, Amine Maalouf, qualifie « d'identités meurtrières », qu'elles soient nationales, religieuses, ethniques, la liste en est si longue qu'à elle seule elle suffirait à montrer combien est vaine cette quête de l'Identité unique et définitive. Quête absurde qui s'acharne à réduire à une Origine toujours perdue l'histoire surprenante, drôle, tragique, imprévisible, qui se tisse dans les ports, les aéroports, les gares, les consulats, les ambassades, ces lieux où les frontières ne cessent de se faire et se défaire, où les trajectoires biographiques bifurquent soudainement, où se produisent les minuscules événements les plus impossibles à prévoir, qui façonnent eux aussi l'histoire du monde.

Car, ce n'est pas ici le lieu de le raconter par le menu, mais j'ai plaisir à le rappeler, dans l'histoire mondiale de cette famille venue d'un obscur village libanais, le destin de Salim Miguel aura des répercussions jusque dans la lutte de libération nationale du peuple angolais en butte au colonialisme portugais. En effet, un quart de siècle après cette arrivée dans la nuit de Rio de Janeiro, un jeune homme nommé Salim Miguel sera la cheville ouvrière d'une revue littéraire et artistique, *Sul*, qui fera entrer dans la modernité la petite capitale provinciale où la famille se sera installée, Florianópolis. Et, peut-être parce que c'était une revue inconnue d'une ville inconnue des censeurs coloniaux portugais, cette revue traversera l'Atlantique et aura pour abonnés quelques jeunes gens avides d'inventer un avenir à leur nation qui n'existe pas ; la revue animée par Salim Miguel permettra l'entrée en Angola de textes, de pensées, de débats interdits par la dictature ; la plupart des jeunes écrivains liés au mouvement de libération nationale trouveront en *Sul* une nourriture littéraire, artistique et politique dans laquelle ils puiseront une partie des matériaux de leur lutte pour une nouvelle culture nationale libérée.

Nur. Nous ne savons pas où et comment continue à voyager cette petite lumière. Mais qui aurait dit que la naissance d'un petit garçon en 1924 dans le village de Kfar Saroun, au Liban, aurait des répercussions sur la naissance d'une littérature nationale en Angola quelques décennies plus tard ? Et qui aurait pu prévoir qu'une partie de ce destin se serait jouée par hasard à Marseille ?